

CHRISTOPHE PERSON

LA GALERIE
CHRISTOPHE PERSON
REJOINT LA RIVE GAUCHE

Exposition inaugurale

MATIÈRE À ABSTRACTION
Echo à l'histoire d'un lieu

Du 17 avril au 13 juin 2026

Inauguration publique
Vendredi 17 avril 2026

La galerie Christophe Person, spécialisée dans la création contemporaine africaine, quitte son espace du Marais pour rejoindre une adresse emblématique de la Rive Gauche. À partir du 17 avril, elle prendra ses nouveaux quartiers au 22 rue du Bac, dans les murs de l'ancienne galerie de Jean Fournier, disparu il y a vingt ans cette année. Pendant près de soixante-dix ans, ce haut lieu de l'abstraction a accueilli les plus grands noms de la scène internationale.

En dialogue avec cet héritage, Christophe Person inaugure son nouvel espace en rendant hommage à l'abstraction en réunissant des œuvres d'artistes tels que Joseph Ntensibe (Ouganda) et Donald Wasswa (Ouganda), dont le travail sera présenté pour la première fois, Mamadou Cissé (Sénégal / France), Tiffanie Delune (France) ou encore Paul Ndema (Ouganda).

Joseph Ntensibe, *Advent of spring*, huile sur toile © Galerie Christophe Person





Pensé par Christophe Person et accompagné des textes de Julie Chaizemartin, cet accrochage propose des clés de lecture de l'abstraction dans l'art africain contemporain. Au-delà des correspondances formelles entre les œuvres, il met avant tout en lumière la singularité des pratiques des artistes africains. Si leurs œuvres peuvent être perçues comme abstraites, elles sont souvent traversées par des dimensions narratives et symboliques qui renvoient à des contextes culturels, sociaux ou politiques spécifiques.

(Haut) Mamadou Cissé, *Welcome to T.D.K city*, 2025.

Feutre, stylo BIC et gel sur papier
© Galerie Christophe Person

(Bas) Paul Ndema, *Sans titre*, 2024.
Acrylique et encre plastisol sur papier
© Galerie Christophe Person



« Les artistes ont la capacité de traiter des sujets avec une force conceptuelle et des esthétiques qui restent encore à nommer. Bien que je sois sensible aux pratiques introspectives, je suis d'avantage intéressé par des œuvres à la portée universelle. La création africaine ne doit pas être appréhendée comme refermée sur elle-même. Au contraire, elle est ouverte aux dialogues avec des œuvres d'artistes de différentes géographies et différentes temporalités. De ce fait, les œuvres présentées aux prises avec des situations et des réalités géographiques spécifiques, ont vocation à avoir une portée universelle. »

Christophe Person

Tiffanie Delune, *Alchemy*, 2023.
Technique mixte sur papier Fabriano
© Galerie Christophe Person



Avec ce nouveau lieu sur la Rive Gauche, la galerie Christophe Person entend poursuivre et approfondir son travail de visibilité et de mise en dialogue des artistes qu'elle défend, tout en inscrivant leur pratique dans une histoire plus large de la création. « Je souhaite que ma galerie soit un lieu de nouveaux dialogues entre la création contemporaine africaine et la création au sens large. Je souhaite que cet espace témoigne d'un art vivant, où l'art contemporain puisse être perçu comme un témoignage de son temps, où les œuvres participent à l'écriture du présent, la création s'inscrivant dans une perspective historiographique. », souligne Christophe Person.

Donald Wasswa, *Transhuman*, 2023.
Acrylique sur toile
© Galerie Christophe Person

ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE PERSON



Christophe Person © Maximilien Sporschill

Lorsque vous avez fondé votre galerie en 2022, vous souhaitiez créer un lieu d'expression dédié à la création contemporaine africaine et à ses diasporas, mettant en lumière des artistes dont les œuvres résonnent avec les enjeux du monde actuel. Comment cette ambition s'est-elle développée depuis et quelles trajectoires souhaitez-vous poursuivre aujourd'hui ?

Depuis l'ouverture de la galerie, mon objectif a été de montrer la façon dont les artistes africains et de la Diaspora traitant de sujets spécifiques à des réalités locales ont une portée universelle. Au cours des trois dernières années, nous avons présenté des œuvres qui illustrent l'intimité des femmes au Burkina Faso, des cérémonies de réparation liées au deuil au Cameroun, aux communautés LGBT en Afrique

du Sud, à la célébration et à la convivialité autour des repas à Dakar, aux croyances dans les divinités invisibles à Saint Louis du Sénégal, aux transformations de la ville à Addis Abeba... pour constater combien ces sujets impactent l'humanité dans son entièreté.

Nous allons continuer à explorer ces thèmes universels dans notre nouvel espace de la Rue du Bac et observer la façon dont les œuvres des artistes africains circulent et dialoguent avec des œuvres d'artistes internationaux de tous horizons et de toutes temporalités.

Après trois années passées au cœur du Marais, vous rejoignez aujourd'hui la rive gauche. Comment s'est opéré ce changement et qu'est-ce qui a motivé ce choix ?

Lorsqu'elle s'est présentée, nous avons saisi l'opportunité d'investir ce lieu emblématique à Paris. Cette nouvelle adresse nous propulse au sein d'un carrefour stratégique entre les galeries d'art moderne et contemporain et d'art premiers de Saint Germain-des-Près et du Carré Rive Gauche, à quelques minutes du Musée d'Orsay, du Louvre et de la Fondation Cartier, autant de lieux de visite plébiscités par des visiteurs et les collectionneurs internationaux.

Pour votre exposition inaugurale au 22 rue du Bac, vous avez fait le choix de mettre en regard les artistes de la galerie avec l'histoire du lieu où Jean Fournier a développé pendant plusieurs décennies une ligne artistique basée sur la forme et la couleur. Pouvez-vous nous expliquer vos intentions curatoriales ?

À travers cette exposition, nous engageons une réflexion renouvelée sur l'abstraction. Certains artistes africains développent des représentations formelles qui, bien que relevant des formes et des couleurs assimilables à l'abstraction occidentale, portent en elles des références culturelles, sociales ou symboliques spécifiques dont le sens nous échappe par méconnaissance de la culture africaine. Pour autant, les motifs, les rythmes et les

structures qui composent ces œuvres sont porteuses de sens. Nous souhaitons montrer comment pour les artistes africains, l'abstraction devient le support de la transmission de connaissance, de la réflexion ou de la spiritualité.

Vous avez inauguré l'an dernier un nouvel espace à Bruxelles. Comment articulez-vous la programmation entre ces deux galeries ?

La programmation dans les deux espaces visera à valoriser les artistes de la galerie et à créer des dialogues de façon complémentaire. La galerie belge pourra être un lieu plus expérimental permettant de rayonner, du cœur de l'Europe, en Belgique et dans les pays voisins. La galerie parisienne est le point d'ancrage dans cette ville qui redevient un phare de la culture dans le monde et le point de convergence pour les collectionneurs internationaux.



Tiffanie Delune, *And the sea remembers*, 2025. Technique mixte sur toile
© Galerie Christophe Person

Matières à abstractions

Echo à l'histoire d'un lieu

Par Julie Chaizemartin
Journaliste et critique d'art

Le 22 rue du Bac est une adresse mythique pour l'histoire de l'art abstrait en France. Jean Fournier y ouvre sa galerie en 1963 et y tisse un premier récit jusqu'en 1979 avant de déménager rue Quincampoix, puis de réinvestir la rue du Bac en 1999. Comme un retour à une atmosphère si particulière, témoignant de l'attachement qu'il avait pour cet écrin qui a vu la « ligne Fournier » se déployer entre communion des singularités, explosion des grands formats colorés et confrontation assumée des styles. Mais surtout, la jeune galerie offre alors une visibilité aux peintres américains venus s'installer à Paris après-guerre. Tous expérimentent une puissante gestualité gorgée de couleurs qui vient converser avec la palette des Européens. Sur les murs, Shirley Jaffe, Joan Mitchell et Sam Francis côtoient Claude Viallat, Jean Degottex et le Hongrois Simon Hantaï, figure devenue emblématique de la galerie. Ensuite, s'ajouteront Buraglio, Parmentier, Bordarier ou Piffaretti, privilégiant une abstraction plus radicale. « Fournier parlait de la galerie en disant « la maison », un même lieu pour autant d'individualités » écrit l'historien d'art Pierre Wat dans un texte publié en 2016 sur la trajectoire de la galerie. Trois générations d'artistes s'y succédèrent jusqu'en 2024, date du baisser de rideau définitif de l'enseigne.

Mais il faut croire que le 22 rue du Bac embrasse un destin particulier puisque c'est un autre galeriste, Christophe Person, qui a choisi d'investir ce lieu à son tour. Comme l'avènement d'une 4^e génération d'artistes, la première ouvrant une ère post-Fournier tout en respectant la foisonnante mémoire du lieu. Spécialiste des scènes africaines, Christophe Person s'est naturellement posé la question de l'abstraction au sein de celles-ci, souhaitant rendre hommage à son prédécesseur tout en abordant une réflexion encore peu étayée sur le rapport de la création africaine contemporaine à la notion d'art abstrait. Peu étayée sans doute parce qu'elle est si essentiellement naturelle et spontanée qu'elle est induite, ancrée depuis des millénaires dans les arts traditionnels africains où motifs géométriques, symbolisme et non-figuratif s'entremêlent dans l'ornementation des

textiles, les masques ou les sculptures aux formes synthétisées, presque « abstractisées », qui avaient tant fasciné Braque et Picasso.

La narration et la spiritualité sont ainsi déjà logées dans la forme dite abstraite répondant à une intuition animiste où l'être humain et la nature fusionnent et dialoguent sans cesse. Or, la notion d'art abstrait, dans le sens où elle refuse la figure et la narration, dans le sens où elle se pose en rupture par rapport à une *mimèsis* littérale, est une invention occidentale aux préoccupations purement formelles. La preuve en est que les grands abstraits africains-américains ont dû conquérir ce territoire, intimement lié à l'expressionnisme abstrait et au minimalisme et donc à d'iconiques artistes blancs. En témoignent les trajectoires de Norman Lewis, Sam Gilliam, Basquiat ou, plus proches de nous, Mark Bradford et Theater Gates qui, pour ces deux derniers, n'hésitent pas à revenir à une sorte de sublimation de la matière (papiers, matériaux de construction recyclés...) capable de servir la forme abstraite, menant celle-ci, dans un récit africain-américain, à son point d'acmé pouvant entrer en résonance avec les gestes de Rothko ou de Reinhardt. La grande abstraction qu'ils ont développée est devenue un espace de liberté et d'émancipation, à la fois politique et esthétique, leur permettant, dans une visée universaliste et égalitariste, de s'éloigner d'une figuration considérée comme trop stéréotypée et de diffuser, à travers la matière d'éléments recyclés et des formes symboliques, des références sociales et identitaires liées à leur histoire et à leur communauté.

Ces « matières à abstraction » se révèlent justement fondamentales dans les œuvres des artistes issus du continent africain. « Matières » au sens de matériaux mais aussi au sens de matière à penser. Les cinq artistes présentés par Christophe Person pour l'exposition inaugurale de la galerie vivent et travaillent en Afrique ou y ont un fort attachement. Tous ont étudié ou vu l'art occidental, tous connaissent Shirley Jaffe, Joan Mitchell, Simon Hantaï ou Mark Bradford. Tous connaissent aussi les « modernités africaines » qui sont aujourd'hui remises en lumière et réévaluées et qui, en leur temps, souhaitaient s'extraire d'une vision ethnographique trop traditionnelle. Leur regard est donc familiarisé avec le langage de l'aventure moderniste, il a ressenti les explorations plus contemporaines outre-Atlantique tout en étant intimement relié à

l'héritage traditionnel africain. Il fait en quelque sorte la synthèse de ces sources multiples, à la fois très différentes et très imbriquées.

Pour ces artistes, le chemin de l'abstrait n'est donc pas une unique question formaliste. Il est envisagé non comme un sujet en soi mais comme un moyen pour accéder à une dimension différente de la réalité immédiate.

Lorsque l'on regarde les grandes œuvres colorées aux formes florales et sinueuses de la Belgo-Congolaise Tiffanie Delune, on pense à une ode flamboyante à la nature comme pouvait en faire Georgia O'Keeffe. L'artiste, d'ailleurs, ne renie pas cette référence et en cite même d'autres telles Leonora Carrington, Niki de Saint-Phalle et Frida Kahlo ou les contemporaines Julie Mehretu et Rithika Merchant. On pourrait ajouter Hilma af Klint. Un panthéon conjuguant strictes modernités, contemporanéités ébouriffantes et souvenirs de trames ancestrales. « J'aime l'idée d'une généalogie ouverte : mon travail se nourrit de nombreuses influences, mais aussi d'expériences personnelles. L'abstraction devient alors un langage vivant, capable de relier des histoires, des cultures et des perceptions différentes » indique-t-elle. Ses grandes floraisons jouent avec la géométrie, l'animisme et le cosmos « pour explorer l'enfance, le féminin, les traumatismes et une forme de magie intérieure ».

Abstraction magique, ésotérique, qui se diffuse aussi dans les mosaïques colorées de l'Ougandais Joseph Ntensibe qui, comme les impressionnistes, cherche le surgissement de la lumière à travers la juxtaposition de touches de couleurs. « La lumière solaire sous les tropiques est extrêmement puissante, en particulier dans la savane où je vis. Le contraste entre lumière et ombre peut y être très intense, parfois presque d'une force équivalente. C'est pourquoi j'ai tendance à percevoir le monde en termes de formes positives et négatives, zones de lumière et zones d'obscurité », explique-t-il, ajoutant que son intention est de partir d'une forme reconnaissable pour aller vers quelque chose de plus abstrait et de plus dramatique. Abstraction sensorielle menant à l'émotion. S'il se dit inspiré par Klimt pour l'aspect mosaïqué de la peinture et par Hundertwasser pour l'intensité des couleurs, il a inventé une manière de composer de luxuriants paysages - soucieux de leur préservation - où la fragmentation, presque cinématique, des formes crée un *all over* où la figuration devient abstraction et inversement.

Paul Ndema, Ougandais lui aussi, a délaissé le *black portrait* pour revenir aux motifs des nattes traditionnelles qu'il retranscrit en peinture afin d'en raviver les traces et les histoires qu'elles contiennent. Naissent des peintures abstraites, striées d'éléments géométriques dont les lignes sont l'écrin de vies et de récits invisibles. Abstraction narrative et symbolique.

Le troisième ougandais, Donald Wasswa est, lui, parti de sculptures dans lesquelles il agrège, sur des chaises en plastique, des amas de déchets maintenus par un filet rouge pour les traduire en peinture composées de formes géométriques, de plans entrecroisés et de lignes dynamiques. « Les peintures font écho aux formes empilées des sculptures, mais dans un langage géométrique épuré. Ce sont des paysages psychologiques façonnés par la consommation » dit-il. « En donnant forme aux plastiques mis au rebut et en abstrayant leur présence sur la toile, j'explore l'immortalité – non pas spirituelle, mais synthétique. Ces matériaux pourraient nous survivre. Ils résistent au soleil, à la terre et au temps. Ils deviennent les résidents permanents d'un paysage qui ne les a pas invités. Ils sont les nouveaux ancêtres d'une ère consumériste. » Abstraction géométrique, élémentaire, concrète... alertant sur la pollution et la surconsommation.

Chez le dernier artiste, le Sénégalais Mamadou Cissé, les paysages abstraits, comme vus du ciel, dessinent l'urbanité galopante et fascinante, cartographies rêvées et fantasmées. « Ce qui pourrait rappeler l'abstraction, c'est ma manière de réorganiser l'espace, de styliser les formes et de créer des compositions inventives et utopiques. Mais l'objectif n'est pas de se détacher du réel : je cherche plutôt à réinventer la ville. » Encore une hybridation entre réalisme et vision abstraite, ici utopique.

Toutes ces œuvres peuvent ainsi faire écho aux artistes historiques de la galerie Jean Fournier, aux géométries de Shirley Jaffe, aux papiers pliés de Hantaï, aux jaillissements gestuels de Joan Mitchell, aux emblèmes intensément sériels et colorés de Vierrat. Affinités électives inconscientes, signes des temps, quête d'abstractions multiples qui se retrouvent ensemble, le temps éphémère d'une exposition, dans une communion d'histoires, de formes et de couleurs. Une nouvelle généalogie de sensibilités que n'aurait pas renié Jean Fournier.

DONALD WASSWA



Donald Wasswa © Giulio Molfese

Artiste multidisciplinaire ougandais, Donald Wasswa explore les processus de transformation sociale et environnementale et l'évolution de la communication dans les sociétés contemporaines.

Présentées par Christophe Person dans son nouvel espace parisien, les peintures « Still Life » trouvent leur origine dans l'installation réalisée par l'artiste en 2019 lors de sa participation à la Biennale Internationale de Sculpture de Ouagadougou : des chaises de jardin en plastique colorées recouvertes de déchets en plastique collectés et nettoyés, maintenus dans un équilibre harmonieux par un filet rouge. Celles-ci étaient orientées vers un téléviseur également rempli de déchets. De retour à Kampala, l'artiste peint sur toile les chaises. Il y soustrait progressivement traits et aplats de couleurs jusqu'à parvenir à une simplification extrême de la composition.

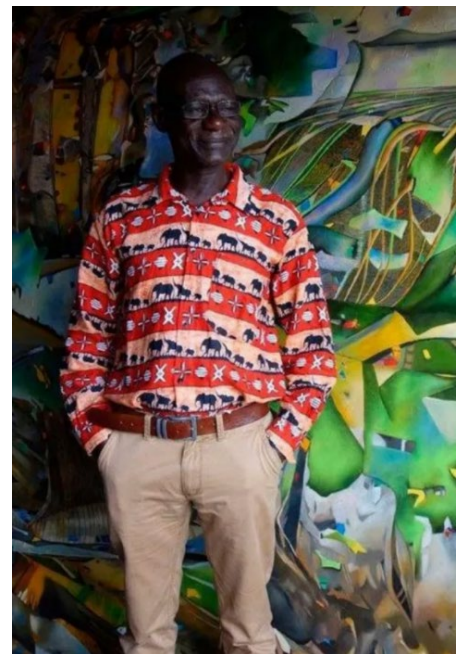
Formé à la sculpture à l'Université de Kyambogo, Donald Wasswa est connu pour ses travaux en trois dimensions, notamment ses créatures en albizia et ébène, à la frontière de la figuration et de l'abstraction.

JOSEPH NTENSIBE

Né en 1953, Joseph Ntensibe est un artiste ougandais formé à Kampala. Son travail porte sur la relation entre l'Homme et la nature – la faune et la flore africaine – et propose une réflexion sur la préservation de l'environnement.

De façon spontanée et involontaire, il convoque dans son processus créatif et son rendu plusieurs mouvements artistiques décrits et étudiés en Occident. À l'instar des impressionnistes, la lumière de ses œuvres vient de l'intérieur. Il commence par recouvrir la toile d'une mosaïque de couleurs où la peinture à l'huile est disposée de façon aléatoire. Sur cette base colorée, il trace une composition issue de croquis réalisés sur le vif. Comme dans l'art cinématique, le mouvement émane de la superposition de couleurs et de formes géométriques.

Puis, comme les œuvres cubistes, les paysages de Ntensibe délivrent simultanément les multiples facettes d'un même paysage. Les quatre saisons occidentales ne dictent pas le climat ougandais. Les forêts dont s'imprègne l'artiste y sont ainsi en permanente évolution, donnant à voir en même temps les différentes phases de la vie des végétaux et des animaux.



Joseph Ntensibe
© Galerie CHRISTOPHE PERSON

MAMADOU CISSÉ



Mamadou Cissé
© Galerie CHRISTOPHE PERSON

Mamadou Cissé découvre très tôt le dessin dans son village natal de Casamance. Enfant, il esquisse déjà son environnement et les habitants qui l'entourent, griffonnant sur des boîtes en carton. Plus tard, à Dakar, il se forme à la technique du dessin sur sable. Arrivé en France en 1978, il exerce toutes sortes de métiers, de la couture à la boulangerie en passant par la restauration de meubles. C'est en 2001 qu'un poste d'agent de sécurité de nuit le ramène au dessin. « Il ne fallait pas s'endormir. Au début je lisais, mais je m'endormais. Alors un jour j'ai apporté un cahier, des feutres et une carte postale du pont de Normandie et je me suis mis à dessiner. Et voilà. C'est comme ça que ça a commencé ».

Il organise en 2007 sa première exposition à la Maison d'art contemporain Chaillieux de Fresnes avant d'être exposé cinq ans plus tard à la Fondation Cartier pour l'art contemporain. Au fil des années, Mamadou Cissé développe un vaste cycle consacré à la ville. Sous son trait se déploient de grandes compositions urbaines vues du ciel, structurées par des axes de circulation et construites dans un subtil jeu de perspectives.

PAUL NDEMA

Né en 1979, l'artiste ougandais Paul Ndema vit et travaille à Kampala. Après avoir étudié les beaux-arts à l'Université Makerere de Kampala, il commente dans ses œuvres l'héritage du colonialisme et les préoccupations politiques et sociales contemporaines en Ouganda. En s'inspirant des récits fertiles de son propre territoire, à l'écart des influences occidentales, il incarne le renouveau de la peinture en Afrique.

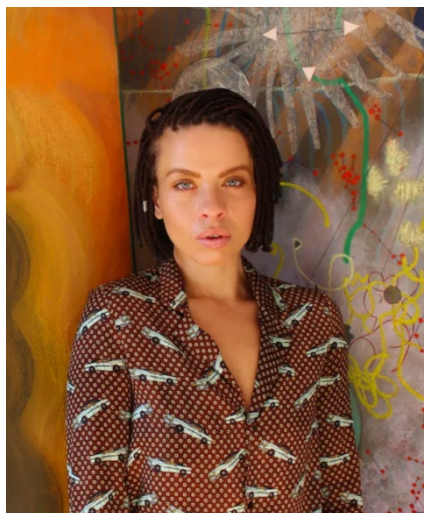
Dans la série présentée aujourd'hui par la galerie Christophe Person, il expérimente une approche conceptuelle et abstraite de la peinture. Depuis 2011, il s'intéresse aux nattes de sol traditionnelles des pays d'Afrique de l'Est (Tanzanie, Kenya, dans les pays bantous ou chez les Nubiens du Sud-Soudan). À travers elles, Ndema brosse un portrait complexe et multiple de l'objet lui-même, de son fabricant et de son propriétaire. Utilisées en plein air, les nattes emportent avec elles des sédiments, des graines et encapsulent l'environnement. Leur beauté émane de la patine de leur usage. En faisant corps avec leur propriétaire, elles deviennent leur alter-égo et racontent une histoire.

Après avoir choisi la natte auprès des tisserands du marché et de longues conversations sur son histoire et sa fabrication, l'artiste en fait une empreinte sur la toile, à mi-chemin entre le monotype et la sérigraphie. Ndema ajoute des détails réalisés avec des pinceaux de différentes épaisseurs en utilisant des éclaboussures, des taches, des traits. Les couleurs de la natte, librement réinterprétées par l'artiste, deviennent alors le caryotype de chaque œuvre.



Paul Ndema
© Galerie CHRISTOPHE PERSON

TIFFANIE DELUNE



Tiffanie Delune
© Galerie CHRISTOPHE PERSON

Tiffanie Delune est une artiste franco-belgo-congolaise. Née en 1988 à Paris, elle vit et travaille à Montpellier. Autodidacte, ce n'est qu'à partir de 2017 qu'elle se consacre pleinement à sa carrière artistique.

L'artiste ancre sa recherche dans une vision animiste du monde – interdépendance du corps, de la nature et du cosmos – et dans l'exploration de la psyché. Par strates et superpositions contrôlées, elle conjugue acrylique, aérosol, pastels gras, papiers découpés, paillettes, tissage et fils pour concevoir un langage abstrait biomorphique. Le processus est intuitif. Les cercles sont découpés à la main à la recherche d'« imperfection juste ». L'assemblage vise une lecture globale fluide. Les matériaux « mineurs », tels que le textile, la broderie ou le collage, sont revendiqués comme médiums majeurs, capables de lier mémoire, soin et vitalité formelle. Son œuvre requalifie le textile et le geste patient comme outils de réparation

symbolique, maintenant un équilibre entre l'ombre et la lumière sans céder au décoratif.

Le parcours international de Tiffanie Delune témoigne d'une reconnaissance croissante. Ses créations figurent notamment à la Fondation Gandur pour l'Art (Genève), au sein de The Women's Art Collection de l'Université de Cambridge et à l'Alexandra Cohen Hospital for Women and Newborns (New-York).

CONTACT PRESSE

Marina David
Adélaïde Stephan
presse@madscom.fr

MADS

GALERIE CHRISTOPHE PERSON

22, rue du Bac
Paris 7^e

christopheperson.com

CHRISTOPHE
PERSON